

canal dérivé de l'Amou deria. Le palais du khan est un édifice insignifiant; la principale mosquée est un objet de grande vénération pour les Musulmans, sa coupole est couverte en tuiles bleues et vernissées. D'ailleurs cette ville bâtie en terre ressemble à Boukhara; on y compte 3,000 maisons et 10,000 habitans; elle est entourée de jardins qui s'étendent à une grande distance.

Novo-Ourghendj, sur l'Amou deria, au nord de Khiva, est la ville la plus grande et la plus commerçante du Khonat; elle est principalement peuplée de Sarti. On y trouve toutes les marchandises de prix fabriquées dans l'orient; il s'y tient chaque semaine plusieurs marchés très-fréquentés.

PERSE.

OLIVIER.—MALCOLM.—MORIER.—M. JAUBERT.—
M. KER-PORTER.—SIR W^m. GORE OUSELEY.—
DROUVILLE.—DUPRÉ, etc.

LA Perse n'est plus ce que le grand châh Abbas l'avait faite, ni telle que la vit encore Chardin sous les indignes successeurs de ce monarque habile. Après une longue suite de guerres civiles, une dynastie nouvelle s'est assise sur le trône, la tranquillité a reparu dans l'intérieur, mais les effets des dissensions intérieures, du despotisme et de l'anarchie, sa compagne inévitable, se montrent à chaque pas, et attristent l'œil du voyageur.

Depuis long-temps les sanglantes révolutions de la Perse éloignaient les Européens de ce pays, les événemens les y ramenèrent. A la fin de 1792 le gouvernement Français, pénétré des avantages qui devaient résulter d'un voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse, relativement au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle et à la géographie, fixa son choix sur Bruguière et

Olivier, naturalistes habiles. Après avoir parcouru les pays qui leur avaient été indiqués, ils revinrent en Europe en 1798, Bruguière mourut à Ancône peu de jours après y avoir débarqué. Olivier arriva heureusement à Paris. Des Anglais ont prétendu que la mission d'Olivier et de Bruguière avait eu pour but de connaître exactement l'état de la Perse, parce que l'on avait espéré faire attaquer par les forces de cet état les possessions britanniques dans l'Hindoustan. Quoi qu'il en puisse être, ils ajoutent que des événemens qui se passèrent dans cette dernière contrée autour d'eux, fixèrent l'attention du gouvernement général de l'Inde. On apprit vers 1797 que Tippou-Saheb avait envoyé un ambassadeur au châh de Perse; aussitôt on pensa qu'il en fallait prévenir les effets par une démarche semblable. Les intérêts de la Grande-Bretagne furent confiés à Mehdi-Ali khan, qui était d'extraction persane. Il ne résulta rien pour personne de ces négociations croisées. Après la chute de Tippou, en 1799, l'invasion de Zéman châh de l'Afghanistan dans le nord de l'Hindoustan, causa d'assez vives alarmes. On jugea que la Perse pourrait opérer une diversion favorable; en conséquence, le colonel Malcolm fut chargé en 1801 d'aller à la cour de Teheran; l'éclat que jeta cette ambassade, les sommes que prodigua le chevalier Malcolm, ne contribuèrent

pas peu à son succès. Feth-Ali châh saisit cette occasion de s'emparer d'une partie du Khorassan; cette invasion fit rentrer Zéman châh dans ses états. Le roi de Perse conclut avec les Anglais un traité qui devait le lier lui et tous ses descendans à perpétuité. Il était défendu sous peine de mort aux Français d'entrer dans la Perse.

Après le départ du chevalier Malcolm, le châh envoya en 1802 en ambassade, au gouvernement anglais de l'Inde, Hadji-Khalil khan; celui-ci fut tué à Bombay en voulant apaiser une querelle qui s'était élevée entre ses domestiques et les Hindous. On expédia aussitôt M. Covett, employé de la compagnie, pour expliquer à la cour de Teheran les circonstances de cette malheureuse affaire; Covett n'alla pas au-delà de Bouchir. Il confia l'exécution de sa mission à M. Maniesty, résident de la compagnie à Bassora. M. Maniesty devait aussi remettre sous les yeux du roi les demandes qui avaient été refusées au général Malcolm sous des prétextes spécieux, et que l'on avait accompagnées de promesses et de protestations d'une alliance indissolubles.

M. Maniesty arriva au camp de Sultanieh en juillet 1803, avec de magnifiques présens qu'il offrit au châh. Toutes les richesses emportées par Hadji-Khalil khan avaient été réclamées par le monarque persan; M. Maniesty obtint que le ne-

veu de cet ambassadeur fût envoyé pour les recueillir et pour reprendre la mission interrompue. Aga Mohammed Nebi fut donc revêtu du titre de khan, il reçut l'ordre d'aller à Calcutta ; sa mission près du gouverneur général de l'Inde remplie, il revint en Perse.

Cependant les Anglais apprirent qu'au mépris des clauses de ce traité conclu avec Malcolm, des Français avaient été accueillis en Perse. Feth-Ali châh avait écrit au chef du gouvernement français pour lui demander son amitié et réclamer son assistance. M. Jaubert vint trouver le roi, et séjourna près de lui jusqu'au 14 juillet 1806. M. Dupré y était arrivé dans l'intervalle, lui apportant des dépêches de France ; il y revint plus tard, et parcourut une grande partie du royaume. Des officiers français remplirent diverses missions en Perse ; ils commencèrent l'organisation des troupes persanes à l'euro péenne. Feth-Ali châh fit partir en 1808 une ambassade pour Paris. A la fin de décembre il en était venu de France à Teheran une autre à la tête de laquelle était le général Gardane. Le châh lui fit une réception magnifique. La cour persane montrait la plus grande confiance pour les Français.

Il importait à la Grande-Bretagne de contre-carrer par tous les moyens possibles cet ordre de choses. Le colonel Malcolm, qui s'était si heu-

reusement acquitté de sa commission fut désigné pour renouer les nœuds déjà formés. En arrivant à Bouchir, il apprit que le crédit des Français à la cour de Perse était sans bornes, et qu'en conséquence il ne lui serait pas possible de paraître à Teheran d'une manière proportionnée à la dignité du caractère dont il était revêtu : c'est pourquoi il retourna près du gouverneur général, auquel il suggéra l'idée d'effrayer la Perse, en s'emparant de l'île de Kichmich, située dans le golfe Persique, dont elle commande en grande partie la navigation ; on mit 2,000 hommes sous ses ordres pour exécuter ce projet. Sur ces entrefaites, une grande révolution avait eu lieu dans la politique de la Perse. L'on s'était flatté, dans ce pays, que la France pourrait obtenir de la Russie l'évacuation de la Georgie ; l'espoir du châh fut déçu à cet égard, et d'ailleurs son insatiable avidité ne pouvait être satisfaite ; enfin, par l'effet de ces caprices si naturels aux monarques absolus, le crédit des Français, à Teheran, déclina sensiblement. L'occasion était favorable ; la Grande-Bretagne la saisit ; sir Harford Jones fut envoyé d'Angleterre dans l'Hindoustan, pour aller ensuite en Perse. Quoique l'on eût appris que le colonel Malcolm avait échoué dans sa tentative, on jugea que l'ambassade devait partir sans délai. Sir Harford Jones s'embarqua, le 6 septembre 1808,

avec une suite nombreuse. On doit la relation de ce voyage à M. Morier qui était secrétaire de l'ambassade. Elle arriva le 15 février 1809.

M. Morier partit de Teheran le 8 mai; il accompagnait Mirza-Aboul-Hassan khan, ambassadeur de Perse en Angleterre; celui-ci, après un séjour de neuf mois à Londres, retourna dans sa patrie; le même vaisseau sur lequel il s'était embarqué portait sir William Ouseley, ambassadeur extraordinaire du roi de la Grande-Bretagne en Perse. M. Morier fut encore secrétaire de légation. L'on quitta Portsmouth le 10 juillet 1810; le 9 novembre 1811 M. Ouseley fit son entrée dans Teheran. A cette époque la Perse faisait la guerre à la Russie. La paix fut conclue en 1812, entre ces deux puissances, par l'intermédiaire de M. Ouseley. M. Morier resta en Perse jusqu'en 1816.

La Perse, telle que tous ces voyageurs l'ont vue, offre, ainsi qu'on l'a dit, un triste contraste avec le tableau que Chardin en a fait. Plusieurs de ses plus belles provinces lui ont été arrachées. Ce pays consiste aujourd'hui en plages basses sur la mer Caspienne et le golfe Persique, exposées à toutes les ardeurs du soleil, fréquemment envahies par des sables brûlans; en vastes plaines souvent arides et alors sans culture, en déserts plus étendus encore et imprégnés de sel marin. Cette contrée serait donc absolument stérile, si

des chaînes de montagnes ne coupaient point sa surface; les unes ne sont que des masses de roches pelées, d'autres sont couvertes de neiges perpétuelles, d'autres enfin sont tapissées d'arbres; les espaces qui les séparent sont remplis de vallées délicieuses; c'est là que l'on trouve de gras pâturages, des champs féconds, des terres arrosées par des ruisseaux et des rivières qui répandent partout la fertilité, des jardins produisant toutes sortes de fruits exquis. Ce sont les charmes de ces vallées qui ont inspiré les poètes persans dont les vers les ont immortalisées.

De quelque côté que le voyageur se dirige, en arrivant en Perse, il lui faut, avant de parvenir au centre du pays, gravir, par des chemins étroits et bordés de précipices, les rocs les plus élevés, lutter contre les excès du chaud et du froid, braver les hordes de brigands qui infestent les campagnes, supporter la disette d'eau et de vivres, s'exposer la nuit aux injures de l'air, ayant pour tout abri quelquefois un caravanseraï ruiné, ouvert de tous côtés; le plus souvent ses seuls vêtemens et son manteau. Arrivé dans la région moyenne, sa vue s'égare sur des pays cultivés, des villes bien peuplées, des villages nombreux entourés de bocages ou de vergers, défendus par des fossés, des murs de terre et quelques tours en briques. Tel est le spectacle que présentent les contrées

les plus habitées et les environs des grandes villes.

Chardin évaluait la population de la Perse à 40,000,000 d'âmes : aujourd'hui, ceux qui la portent le plus haut donnent à ce pays 6,000,000 d'habitans, tout au plus. Les vallées fertiles, les villes, les villages, renferment la population sédentaire; le reste du royaume est occupé par les Iliâts ou tribus nomades; elles constituent la force militaire, et la partie la plus considérable de la population. Le cultivateur, ruiné par les guerres et par la tyrannie, a déserté ses champs; les Iliâts descendus de leurs montagnes l'ont remplacé; plusieurs cantons qui portent encore des traces de culture sont aujourd'hui habités par ces hordes errantes. Celles-ci forment la noblesse héréditaire; elles sont la plupart d'origine turque, quelques tribus des provinces méridionales font remonter leur existence à la plus haute antiquité; on pourrait les regarder comme les descendants de ces bandes sauvages qui habitaient les mêmes contrées du temps d'Alexandre. Il paraît qu'à l'époque de leur entrée dans le royaume on leur assigna certaines portions de terre pour un temps limité, et à la charge de redevances; une longue jouissance leur en a acquis la possession, et leurs chefs sont regardés comme les propriétaires des terres qu'ils habitent.

Presque toutes ces tribus mènent la vie pasto-

rale; quelques-unes ont des demeures fixes, la plupart sont nomades. Celles-ci néanmoins ont des cantons dont elles ne s'éloignent point; elles habitent sous des tentes qu'elles entourent de nattes et couvrent de toile noire grossière; l'hiver elles résident dans les plaines, dans la belle saison elles sont sans cesse à la recherche des pâturages; elles se retirent sur le sommet et sur le penchant des montagnes pendant les chaleurs de l'été. En hiver quelques-unes vivent dans des villages. Dans la partie septentrionale du Khorâçan, au lieu de tentes, elles se servent de petites cabanes portatives en bois. Elles tirent principalement leur subsistance du produit de leurs troupeaux; ainsi elles cultivent peu la terre, et ignorent les arts mécaniques; cependant elles fabriquent la toile et divers autres objets à leur usage.

Les tribus qui parlent la langue turque sont les plus nombreuses, et parmi elles les plus considérables et les plus puissantes sont celles des Afchars et des Cadjars; Feth-Ali châh, souverain de la Perse, appartient à cette dernière, la plupart des grands-officiers du royaume en sont également issus.

Les tribus kurdes ont pendant un temps donné des maîtres à la Perse; les tribus loris fournissent la meilleure infanterie de l'armée. Comme elles habitent un territoire montagneux limitrophe

entre la Turquie et la Perse, elles vivent à peu près indépendantes de l'un et de l'autre état. Enfin on compte plusieurs tribus arabes. Le temps et une longue habitation dans les terres étrangères leur ont fait perdre en partie l'usage de la langue de leurs pères; elles parlent aujourd'hui un arabe très-corrompu mêlé d'un grand nombre de mots persans.

Chacune des tribus principales est divisée en plusieurs tiraz, ayant toutes des chefs soumis au chef de la tribu. Ces chefs sont, par leur naissance et le pouvoir qu'ils exercent, les premiers personnages de l'état; c'est pourquoi le roi les retient, ou les attache à sa cour, afin d'avoir un garant de la fidélité de leurs tribus; et pour sa propre sûreté, il fomente entre eux des jalousies et des querelles.

Jadis des canaux d'irrigation entretenaient la fertilité; aujourd'hui beaucoup de ces sources créées ou dirigées par l'art sont taries, et plusieurs champs sont convertis en déserts; les aqueducs qui se trouvent dans toutes les parties du royaume sont encombrés ou vidés. Le sel dont la terre et les eaux sont imprégnées s'est accumulé et a rendu le sol, autrefois fécond, incapable de produire autre chose que de la soude ou d'autres plantes salines. Presque tous les cantons du royaume étant exposés aux incursions des

tribus nomades, le laboureur ne jouit nulle part d'un moment de sécurité. M. Morier éprouva la force et la puissance de ces maraudeurs; en voyageant dans les plaines de Chouster, il fut attaqué par une troupe qu'il mit en fuite, et mena un de leurs chefs prisonnier à Kam-Hormouz. Le gouverneur de cette ville déclara qu'il ne pouvait se charger de punir un si grand personnage, et que le parti le plus sage serait de le mettre en liberté, à condition qu'ensuite il escorterait M. Morier dans le reste de sa route à travers le désert. M. Morier profita de l'avis et partit le lendemain sous la protection des bandits auxquels il avait la veille disputé sa vie.

Mais ce n'est pas tout, les officiers du prince qui sont en voyage ne se font jamais le moindre scrupule d'entrer dans les champs d'orge situés le long de la route; ils y lâchent leurs chevaux après leur avoir ôté la bride et les y laissent manger tant qu'ils veulent. Personne n'ose s'opposer à cette violation de propriété, qui est un privilège des officiers du gouvernement. Si le pauvre homme à qui l'on fait essuyer un tort si considérable, car souvent son petit champ est sa seule ressource pour subsister, vient prier humblement les officiers de retirer leurs chevaux, ils le battent et souvent le forcent ensuite à tenir les chevaux qui dévorent sa subsistance. L'usage veut que les

champs de froment soient religieusement respectés. Sans cette précaution commandée par la nécessité, le pays serait sans cesse exposé à des disettes : c'est ainsi que l'intérêt personnel ramène quelquefois les gouvernemens les plus vicieux dans la voie de la justice.

Les villageois abandonnent leurs maisons à l'approche des troupes qui accompagnent un grand personnage, parce qu'ils savent bien que chez eux tout sera livré au pillage ; ils s'enfuient dans les montagnes, emmenant avec eux leurs femmes, leurs familles, leurs bestiaux, leurs provisions et leurs meubles. La simplicité des mœurs de l'Asie rend cette émigration très-facile ; on n'a à emballer que des tapis, de la toile et des ustensiles de cuisine ; on charge le tout sur des mulets et des ânes et l'on part. La tyrannie des militaires qui voyagent est tellement imprévoyante et barbare, que si le bois manquait dans une cabane dont ils auraient enlevé les provisions, ils jetteraient la charrue dans le foyer. Tel est aujourd'hui, sans exagération, s'écrie M. Dupré, l'état de la Perse ! tel est le tableau fidèle de ce qui s'y passe !

Ces désordres ont fait penser à Olivier, que pas une vingtième partie des terres n'est cultivée dans le royaume. Le Khorasân surtout, qui autrefois était couvert de villes bien peuplées et florissantes,

et où se faisait un commerce très-étendu, est représenté par M. Kinneir comme entièrement dévasté par les incursions continuelles des chefs barbares qui l'occupent ou qui demeurent sur la frontière. Dans le sud, le Khouïstan, une des provinces les mieux arrosées, se distingue à peine des déserts qui l'entourent. Les provinces le long de la mer Caspienne, qui l'emportent sur les autres par leur extrême fertilité, quoique ces avantages soient diminués par l'insalubrité de l'air, conservent encore quelques traces de leur ancienne culture ; néanmoins elles souffrent tant de vexations de tous les genres, que leurs habitans soupirent, dit-on, après l'arrivée des Russes, ennemis de leur pays.

Les différentes provinces du royaume, notamment celles de la mer Caspienne, produisent encore de la soie ; mais ce grand commerce d'exportation, qui, du temps de Jenkinson faisait désirer si ardemment d'entretenir des relations avec la Perse, et que Chardin évaluait à plus de six cents mille quintaux, est, suivant Olivier, presque entièrement anéanti.

Les moutons, surtout ceux qui sont à longue queue, donnent beaucoup de laine dont la qualité varie, et qui nulle part n'égale celle d'Espagne et d'Angleterre. Celle des chèvres du Kerman est très-fine et convient pour la fabrication des